



Bridges, des ponts...

ANDREW TSHABANGU & RENÉ PAUL SAVIGNAN

AFRIQUE DU SUD / ILE DE LA RÉUNION

UN PROJET PHOTOGRAPHIQUE SUR LES PRATIQUES RELIGIEUSES

L'exposition « Bridges, des ponts... », en s'intéressant aux religions en Afrique du Sud et à La Réunion, évoque le syncrétisme créateur qui marque les civilisations du pourtour de l'océan Indien.

René Paul Savignan et Andrew Tshabangu nous livrent une partition photographique à quatre mains, saisissant les croyances et les instants fugaces de la foi. Leurs photographies ne sont cependant pas dans le champ de l'ethnographie mais bien dans celui de l'art comme le prouvent l'équilibre des compositions, le travail des couleurs ou les nuances subtiles des noirs et blancs parfaitement maîtrisés par les deux artistes.

Ce travail commun, cette volonté de lancer des ponts pour mieux se connaître, le traduire en un projet artistique de grande qualité ont valeur d'exemple. Leur démarche donne une dimension culturelle à la coopération régionale entre les pays du sud-ouest de l'océan Indien.

Dans le projet commun que le Conseil Général de La Réunion bâtit avec ses partenaires, la culture doit tenir une part essentielle et servir de socle, témoignant des diasporas, des migrations et des échanges entre les îles et les continents périphériques, historiquement intenses et toujours d'actualité.

Nassimah Dindar
Présidente du Conseil Général



Origine du projet

Lorsque en 1996, le Sud-Africain Andrew Tshabangu et le Réunionnais René Paul Savignan décident de travailler ensemble sur le projet photographique *Bridges*, une volonté commune de découvrir les pratiques religieuses et les croyances qu'ils retrouvent sur leurs territoires respectifs les anime.

Toutefois, ils ne partent pas tous deux avec le même vécu sur la question. « *L'Afrique du Sud, dit Andrew Tshabangu, n'est que récemment sortie du douloureux système de l'apartheid et de ses lois, dont la religion a longtemps été la justification. Une partie de la population s'imaginait être le peuple élu. Elle interprétait, en les expurgeant, certaines parties de la Bible, pour justifier l'oppression et la discrimination. Néanmoins, dans le même temps, la religion utilisée par certaines communautés a joué un rôle essentiel dans la lutte contre le régime en place : les textes bibliques étaient alors employés pour démontrer combien le système de l'apartheid était inique et leurs interprétations étaient diamétralement opposées selon les communautés* ».

Née dans un contexte qui a connu les troubles et les désordres liés à la politique de l'apartheid qui a sévi de 1948 à 1991 en Afrique du Sud, l'expérience de Andrew Tshabangu est de ce fait autre que celle de René Paul Savignan qui lui a grandi à La Réunion, dans un environnement où la pluralité des origines repose sur d'autres ressorts. Ce dernier assure ainsi que : « *L'un des traits originaux du peuple de l'île de La Réunion, région française d'outre-mer, est la pluralité de ses rites et de ses croyances. Dans la ville où je vis, je croise des amis qui reviennent de prières à la*

mosquée ; je reste manger au temple où je suis invité lors de célébrations diverses ; le dimanche à l'église, je retrouve des Malbars de culte hindouiste ; en juillet, j'assiste aux côtés de connaissances de toutes confessions aux « servis kabaré » en honneur des ancêtres ... Tout cela se vit naturellement sans que ne se pose la question de savoir qui pratique quelle religion. En somme, je côtoie des gens de diverses origines, ethnies et croyances, qui pratiquent des religions aussi diverses. »

Chacun de ces deux photographes a son propre parcours, mais l'envie de partager une expérience commune guide leurs pas lorsqu'en cette année 1996, pendant les Rencontres africaines de la photographie à Bamako (Mali), tous deux décident d'entamer le projet *Bridges*. « *Ce travail à propos des pratiques religieuses ne traite pas des religions elles-mêmes, prévient René Paul Savignan, et ne s'inscrit dans aucune doctrine religieuse particulière. Par l'intermédiaire de l'image et du son, je m'attache à transcrire attitudes, gestes, émotions et atmosphères. Lorsque j'ai rencontré Andrew Tshabangu au Mali, il m'a confié que le même questionnement l'animait. Nous nous sommes dit qu'il serait intéressant de confronter nos points de vue, nos regards* »

Au bout de 15 années durant lesquelles ils ont effectué de nombreux voyages aller-retour entre l'Afrique du Sud et La Réunion - le principe étant que les deux artistes couvrent le même événement au même moment - ils ont produit des centaines de clichés. La plupart de ces images sont en noir et blanc, et certaines, plus rares, en couleur. Le choix du noir et blanc ou de la couleur n'a en soi pas de signification

particulière. Pour Andrew Tshabangu cela s'explique par le fait qu'il ait été formé à l'école de la photographie sud-africaine, avec des référents tels que Peter Mugabane, Ernest Cole ou encore Santu Mofokeng ; il a donc appris à travailler la technique du noir et blanc et se sent plus à l'aise avec cette dernière. René Paul Savignan, quant à lui, dit ne pas s'être trop posé la question de la technique mais sur certains sujets la couleur lui est apparue un choix plus judicieux. Voilà un élément qui permet de distinguer certaines images produites par l'un de celles réalisées par l'autre. Mais le plus important est ailleurs, le principe ne consiste pas ici à chercher à trouver qui a pris telle ou telle image, même si la tentation est grande.

L'approche est à la fois documentaire, dans le sens où elle rend compte d'un événement, mais aussi subjective, parce que marquée par la sensibilité des photographes.

Il est bien évident que les 15 ans qu'a nécessité ce reportage n'y ont pas été exclusivement consacrés. Les photographes l'ont réalisé au gré des opportunités et des moyens, une bonne partie du projet ayant été financée par leurs propres moyens.

Pour mener à bien cette aventure, ils se sont laissés guider par leurs rencontres et les occasions que celles-ci leurs offraient de pouvoir assister à une cérémonie ou un rituel. Il va de soi qu'il ne s'agissait pas

pour eux de voler des images à l'insu des protagonistes. Il leur a d'abord fallu s'immerger dans le contexte puis par la suite est venu l'échange qui autorise ou non à prendre une image. Parfois même, reconnaissent-ils, il leur est arrivé de ne pas vouloir prendre de photo. Soit parce qu'ils n'en avaient pas envie, soit parce qu'ils n'y songeaient pas. Rien ne les pressait et ils voulaient être réellement présents, vivre l'événement : la photographie n'étant que le prolongement d'un moment partagé, d'une expérience vécue.

Le projet *Bridges*, n'est en effet pas une commande mais une entreprise personnelle¹. Et quand on leur demande si au bout de ces 15 années passées de façon non exclusive sur ce reportage, ils pensent en avoir terminé, la réponse tombe sans équivoque : « *Nous ne savons pas, mais nous avons envie de marquer une pause* »². Il se pourrait donc que la restitution d'images que nous avons sous les yeux ne soit qu'une étape dans un processus encore en cours. D'ailleurs, sur un tel projet, le mot fin a-t-il réellement une quelconque importance ? Et fait-il sens ?

1 - Bien qu'une fois lancé, il ait été accompagné par des soutiens institutionnels tels que la municipalité de Saint Denis, le ministère de la Culture et de la Communication-DAC OI ou CulturesFrance.

2 - Entretien avec René Paul Savignan et Andrew Tshabangu, le 28 septembre 2012.



Le projet en action

Le propos de *Bridges* peut être résumé par les mots d' Andrew Tshabangu : « *Mon intérêt pour notre projet sur les religions n'est aucunement politique, tant il serait complexe d'expliquer à quel point la religion peut être perçue et sert de palliatif à des disparités économiques et de prétexte aux atteintes aux droits de l'homme. Mon travail n'a ici d'autre fin que de présenter les différentes pratiques telles que les perçoivent les croyants et dévots eux-mêmes.* »

De fait, cette position de neutralité qu'adoptent les deux photographes se retrouve dans les images qu'ils nous livrent. Loin de tout sensationnalisme, leurs photographies s'attardent sur des éléments du culte, sur des rituels, sur les officiants ou sur les fidèles.

Le portrait de famille devant la mer, par exemple, s'inscrit dans ce dernier registre. La photographie est en couleur. On y voit une femme vêtue de bleu. À côté d'elle se tient son mari, lequel est tout de blanc vêtu. Il tient leur bébé dans les bras. Tous posent à côté de leur petite fille et sourient à l'objectif. Si l'on sortait cette image du contexte global du projet *Bridges*, elle pourrait très bien être comprise comme un portrait de famille, rien de plus. Et c'est peut-être là que se trouve le propos des deux photographes : rendre compte des pratiques religieuses de leurs régions dans ce qu'elles ont de plus banal.

Ainsi, on peut voir un autel constitué de feuillages, trois personnages devant une croix, des musiciens portant instruments à percussion posant devant l'objectif, un prêtre en prière, tête baissée, chapelet à la main, des pèlerins en marche, etc.

Dans les faits, le projet consistait à avoir deux points de vue sur le même sujet, l'un, disons familier dans le sens où le regard de celui qui photographie est habitué au contexte parce qu'il y est né et y a vécu, et de le confronter à un regard étranger et par conséquent neuf sur le sujet. À tour de rôle donc, René Paul Savignan et Andrew Tshabangu se retrouvent un temps dans la position de l'invité puis la fois suivante dans la peau de celui qui invite.

À La Réunion, les photographes se sont intéressés aux pratiques religieuses que sont le culte Malbar, le culte catholique, au servis malgache ou servis Kabaré. En Afrique du Sud c'est à l'Église chrétienne sioniste à Soweto, au Shembe, au Sangoma et au Train Church (sur le trajet Soweto-Johannesbourg) qu'ils ont consacré leur temps. Il ne semble pas que leurs choix aient été guidés par autre chose que par les opportunités qu'ils ont pu avoir d'accéder à ces offices.

On ne peut que difficilement regarder ces images sans songer à l'actualité et aux échos que cette dernière nous renvoie sur la question des religions dans le monde. Dès lors, on comprend que René Paul Savignan puisse s'interroger au sujet de la particularité de l'île de La Réunion : « *La problématique, dit-il, est la suivante : de par l'existence sur un si petit territoire de croyances et de cultures si diverses, l'île de La Réunion peut-être considérée comme un laboratoire de rencontres des civilisations. Un peu plus de trois siècles de cohabitation auront permis à des croyances religieuses si différentes de se fondre en un ensemble harmonieux avec le sentiment d'une communauté de destin. Comment cette symbiose s'est-elle*

accomplie ici, alors qu'ailleurs de par le monde les religions apparaissent comme des facteurs de division? ».

Par le biais de cette entreprise, les deux photographes nous donnent à voir l'importance du fait religieux dans nos sociétés, son rôle en tant que facteur de sociabilité et insistent sur une notion qui

selon eux est le dénominateur commun à toutes ces pratiques : le sens du partage.

Il était important que cette enquête photographique soit entreprise à cette époque-ci où la religion est prétexte à nombre de conflits meurtriers.

Dagara Dakin

biographies

René Paul Savignan est né en 1970 au Port, île de La Réunion.

Il débute la photographie en travaillant dans un labo photo rapide, puis de 1992 à 1994 il intègre l'atelier photographique initié par l'association BKL dans le cadre de l'opération « Trwa Kartié, entre mythologies et pratiques ». Il crée ensuite son laboratoire photo dont il s'occupera jusqu'en 2006. Il est régulièrement invité à exposer ses travaux dans le cadre d'expositions à La Réunion et à l'international. Il participera aux Rencontres africaines de la photographie de Bamako, au Salon international du livre de Genève, au Forum transculturel d'art contemporain en Haïti. Son travail est mentionné dans « L'Anthologie de la photographie africaine » éditée par les éditions Revue Noire. Ses photographies ont été acquises par des institutions publiques tel que le FNAC, l'Artothèque et le FRAC de La Réunion.

Andrew Tshabangu est né en 1966 à Soweto, Afrique du sud.

Sa première exposition personnelle est organisée en 1996 à la Biennale de la photographie africaine de Bamako (Mali). Il apprend la photographie au Alexandra Community Art Center de Johannesburg. Encouragé à ses débuts par son compatriote Santu Mofokeng, Andrew Tshabangu a fait partie de la jeune génération des photographes sud africains engagés, dans le contexte complexe de l'après apartheid. Pratiquant une photographie documentaire, cet amoureux exclusif du noir et blanc s'attache à raconter une Afrique du Sud en perpétuel changement, où les communautés ne cessent de se déplacer d'un territoire à un autre. Il est représenté par la galerie MOMO à Johannesburg.



René-Paul Savignan, Esiguqweni, Zondi Soweto, 1999.



Andrew Tshabangu, Blessing of a woman, Jabulani Soweto, 1999.

Regards croisés

« L'image fixe est le résultat d'une démarche de choix successifs, exigeants. C'est ce qui fait sa force. Et c'est pour cela qu'on ne l'oublie pas ».

Georges Vercheval, in *L'Afrique en Regards*, éditions Filigranes, 2005, p.26

Les photographies de René Paul Savignan et Andrew Tshabangu n'ont pas la prétention de chercher à révéler une quelconque vérité. Elles assument pleinement leur part de subjectivité.

En effet, si les photographies illustrant les différents éléments des cultes qu'ils recensent se présentent un peu comme des inventaires non systématiques, quand il s'agit de photographier certaines scènes de pèlerinage, de baptême ou autre moment d'une cérémonie religieuse, les deux photographes - dans une volonté sans doute de nous rendre compte des impressions qui se dégagent de la scène ou de l'instant photographié - n'hésitent pas à rechercher l'effet technique, le point de vue, le cadrage, le contraste qui le mieux exprimera l'impression qui s'en dégage.

« Les photographies sont des pièces à conviction. Ce dont nous entendons parler mais dont nous doutons nous paraît certain une fois qu'on nous en a montré une photographie »¹, affirme Susan Sontag. Mais ici la volonté n'est pas de convaincre mais plutôt de témoigner, car les deux photographes sont conscients que « bien qu'il soit vrai qu'en un sens l'appareil fait plus qu'interpréter la réalité, qu'il la capture effectivement, les photographies sont autant d'interprétations du monde que les tableaux et les dessins. »²

Les deux photographes reconnaissent n'avoir pas convenu d'un protocole qu'ils auraient appliqué de manière systématique. Le seul principe qu'ils aient eu à respecter étant que tous deux soient présents au même moment sur le même événement.

Andrew Tshabangu pratique habituellement une photographie de type social qui, entre autres choses, rend compte de l'atmosphère des townships de Soweto. Par ailleurs, sur la trace de ses aînés pour lesquels le journalisme a souvent constitué un moyen d'accéder au matériel et d'acquérir une expérience pratique du médium photographique, il a lui-même exercé cette fonction en travaillant pour le journal *New Nation* et d'autres magazines communautaires. Le thème des religions n'est cependant pas nouveau pour lui puisqu'il avait déjà entrepris un travail sur l'Église chrétienne sioniste avant de se lancer avec René Paul Savignan dans le projet *Bridges*. On retrouve d'ailleurs sur certaines des photographies du projet les éclairages diagonaux dont il use couramment et qui ont pour effet de conférer un caractère dramatique à ses sujets. Qui connaît ses photographies ne peut s'empêcher de les distinguer de celles de René Paul Savignan, simple question de différence d'écriture.

Né en 1966 à Soweto, Andrew Tshabangu fait partie de cette génération de photographes de l'Afrique du Sud post apartheid qui, à la suite de la chute du régime dans les années 1990, ont été amenés à repenser leur pratique puisque, du temps de l'apartheid nombre d'entre eux

1 - Susan Sontag, *Sur la photographie*, édition Christian Bourgois éditeur, 2008, p.18.

2 - *Ibid*, p.20.

étaient engagés par leurs images dans la dénonciation des effets de cette politique.

La question à laquelle cette génération a dû se confronter a sans doute à voir avec celle que pose Okwui Enwezor dans son texte intitulé « Images of radical will, l'ambivalence photographique de Santu Mofokeng » paru dans le catalogue *Chasseur d'ombres*: « Que signifie photographier en Afrique du Sud aujourd'hui? »³. On peut facilement imaginer sans trop se tromper que dans leur pratique, les photographes sud-africains, chacun à son niveau, tentent d'y apporter leur réponse.

Mais, bien que le projet *Bridges* se partage entre l'Afrique du Sud et La Réunion, de par la nationalité des deux photographes, vouloir le restreindre géographiquement à l'un ou l'autre de ces deux espaces ou même tout simplement le cantonner à ces deux environnements reviendrait à l'amputer de son sens profond. Ce n'est pas un hasard si les deux artistes ont choisi de donner à leur propos le titre *Bridges*.

En travaillant de concert, au-delà même du sujet, ils mettent en avant le propos de leur démarche à savoir créer des ponts entre les cultures, parler d'autres possibles. De la sorte, en même temps que leurs images illustrent la pluralité des pratiques religieuses, leur diversité, elles évoquent également les syncrétismes qui se sont opérés au sein de ces pratiques, mettant en avant la capacité d'échange et de rencontre.

Dans leur démarche, René Paul Savignan et Andrew Tshanbangu semblent clairement loin des débats sur la photographie. Et si toutefois, nous devons inscrire leur approche dans ce débat, il nous faudrait plus procéder par la négation que par l'affirmation, dire les catégories auxquelles celle-ci ne se réfère pas.

Il apparaît dès lors évident que *Bridges* se présente à nous comme une expérience humaine avant d'être photographique, laquelle n'est possible qu'une fois dépassées les questions que pose le médium dans ce qu'il a de plus technique. Loin donc de minimiser le rôle de la photographie en tant que support, cette dernière y retrouve au contraire sa juste place, à savoir : servir un propos.

Mais nous savons depuis Susan Sontag que « (...) le travail des photographes n'échappe pas, par nature, au trouble et à l'ambiguïté qui caractérisent normalement les rapports de l'art et de la vérité. Même quand ils ont avant tout le souci d'être le miroir de la réalité, ils restent hantés par des impératifs tacites de goût et de conscience morale »⁴.

Conscients de cela, René Paul Savignan et Andrew Tshabangu, inscrivent clairement leur démarche sous un angle artistique, laquelle est mise au service d'un propos. *Bridges* pourrait alors être défini par une expression généralement réservée au registre musical, à savoir : une partition à deux mains.

Dagara Dakin

3 - In *Chasseur d'ombres*, « Santu Mofokeng, trente ans d'essais photographiques », éd. Prestel, Jeu de Paume, Institut Français, mai 2011, p.37.

4 - Susan Sontag, *Sur la photographie*, éd. Christian Bourgois éditeur, 2008, p.20.



Andrew Tshabangu, Ngome midnight mass, Ngome Natal, 2000.



Andrew Tsabangu, Woman praying at the crucifix, Ngome Natal, 2001.

Les pratiques religieuses photographiées

À l'île de La Réunion

Le culte malbar

Les Malbars forment un groupe ethnique d'origine indienne sur l'île de La Réunion et l'île Maurice. Le terme vient du mot français Malabar qui désignait la région côtière du sud-ouest de l'Inde (le nord de l'actuel Kerala). On considère qu'ils pratiquent généralement l'hindouisme ou un catholicisme spécifique résultant d'une forme de syncrétisme. La double pratique religieuse, tamoule et catholique, remonte au début de l'immigration massive des engagés Indiens à La Réunion. Depuis 1860, par contrat, ils avaient le droit de continuer à pratiquer leur religion mais le poids de l'église catholique les contraignait le plus souvent à se cacher pour pratiquer leurs rites et sacrifices. Très vite, entre sphères publique et privée, les interférences entre les deux religions se sont développées, se traduisant par des doubles cérémonies pour les baptêmes ou les mariages.

La religion catholique

Le catholicisme se présente aujourd'hui comme une confession chrétienne en même temps qu'il est une aspiration à l'unité de la foi, de l'Église catholique et par delà, de toute l'humanité dans le Christ. Le terme catholicisme est apparu dans la langue française à la fin du XVI^e siècle, à la suite de la naissance des confessions protestantes, pour désigner la religion des chrétiens en communion avec le pape et ses évêques. L'Église catholique est à la fois une communion de communautés et d'Églises ainsi qu'une institution et un clergé organisés de façon hiérarchique. Dans le catholicisme, la vie chrétienne est marquée par les sacrements :

le baptême, la confirmation, la réconciliation, l'eucharistie, le mariage, l'onction des malades, et, pour les diacres, les prêtres et les évêques, l'ordination.

L'Église catholique considère que tout baptisé dans l'Église catholique est catholique, mais elle ne définit pas de critères d'appartenance au catholicisme.

Le servis malgas ou servis kabaré

Le kabar, ou kabaré, ou servis malgas ou servis kabaré, est un type de fête célébrée à La Réunion. Le servis inclut la musique, la danse, le chant et parfois le moringue (danse de combat traditionnelle) et la transe. La musique qui s'y joue, comme dans le maloya, est surtout basée sur des percussions traditionnelles.

Le servis kabaré trouve ses origines dans des cérémonies malgaches que les premiers esclaves de Madagascar ont apporté avec eux à La Réunion. Aujourd'hui cette cérémonie a perdu son enracinement malgache pour devenir une originalité réunionnaise du fait du côtoiement des cultures malbare, comorienne, européenne, chinoise...

Le kabar réunionnais a donc été influencé par le samblani hindou (cérémonie en l'honneur des ancêtres), le boukan comorien et la religion catholique. A l'origine, il s'agissait d'une cérémonie animiste dédiée aux esprits, au cours de laquelle les vivants pouvaient converser avec leurs ancêtres. Son but était d'assurer la cohésion sociale, comme pouvaient le faire les assemblées d'anciens à Madagascar. Le servis kabaré est une coutume toujours vivace, pratiquée dans les familles réunionnaises d'origine malgache et africaine.

En Afrique du Sud

L'Église chrétienne sioniste ou Zion Christian Church

La très grande majorité des Sud-Africains appartiennent à des églises africaines indépendantes, associant croyances ancestrales traditionnelles et christianisme. La Zion Christian Church est la plus importante d'entre elles. L'origine des Églises de Sion (Zionist) provient de la ville de Zion City, Illinois, États-Unis d'Amérique, où la Christian Apostolic Catholic Church, l'Église qui donna naissance à cette branche du Pentecôtisme, fut fondée par J. Dowie, en 1896. Les premières Églises de Sion en Afrique australe apparurent en Afrique du Sud sous l'influence américaine au début du XX^e siècle. Il existe une grande diversité d'Églises généralement désignées comme Zion. Leurs doctrines, liturgies, rites et tabous diffèrent, mais elles partagent une caractéristique fondamentale : l'invocation du Saint-Esprit et la guérison divine par son action miraculeuse.

L'église de Shembe, la Nazareth Baptist Church

C'est l'une des 800 églises d'Afrique du Sud. La Nazareth Baptist Church a été créée en 1910 par Ishaiah Shembe, leader charismatique qui voulait au début du XX^e siècle prouver aux Noirs qu'ils pouvaient devenir chrétiens sans pour autant renier leurs traditions considérées comme barbares par les missionnaires. Ishaiah Shembe voulait préserver l'identité et les traditions du peuple Zoulou. Cette église est constituée aujourd'hui d'environ quatre millions de membres. Chaque année a lieu un pèlerinage à Nhangagazi, territoire où Isaiah Shembe a créé son église, inspiré par le Saint-Esprit.

Par ailleurs, en octobre, près de Eshowe, environ 25.000 membres se réunissent pour recevoir les bénédictions.

Le Sangoma

Le Sangoma est un culte voué aux esprits des ancêtres pour implorer protection, prospérité et guérison. Sa pratique est fondamentalement basée sur des incantations, des chants spirituels, des plantes et le sang d'animaux. C'est à travers la personnalité du Sangoma, chaman et guérisseur traditionnel, que se fait le contact avec le monde des ancêtres et les forces invisibles.

Train Church

Cette pratique transforme, tous les jours, les trains en église. Les travailleurs chantent et prient le temps du parcours qui les mène de chez eux à leur lieu de travail, situé généralement au cœur de la capitale.

Bridges, des ponts...

Un projet photographique sur les pratiques religieuses
en Afrique du sud et à La Réunion
réalisé par René Paul Savignan et Andrew Tshabangu

Exposition présentée au Musée Léon Dierx du samedi 18 mai au dimanche 15 septembre 2013
Ouvert du mardi au dimanche, de 9h30 à 17h30

Musée Léon Dierx
28, rue de Paris Saint-Denis
Tél. : 0262 20 24 82
musee.dierx@cg974.fr
www.cg974.fr/culture

Textes de Dagara Dakin et commissariat de Nathalie Gonther pour l'association Courants d'art

Dagara Dakin, est critique et commissaire d'exposition, il s'intéresse à la question des identités culturelles dans le champ de la production artistique actuelle. Il est l'auteur de nombreux articles et contributions sur l'histoire de la photographie en Afrique, il participe ainsi à l'ouvrage collectif « L'Afrique en regards » paru aux éditions Filigranes en 2005.

Manifestation organisée dans le cadre des Saisons Afrique du Sud - France 2012 & 2013 www.france-southafrica.com

Les Saisons Afrique du Sud - France 2012 & 2013 sont organisées et mises en oeuvre,

Pour la France : par l'Institut français avec le soutien du ministère des Affaires étrangères, du ministère de la Culture et de la Communication, du ministère de l'Education nationale, du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, du ministère des Sports, de la Jeunesse, de l'Education populaire et de la Vie associative, du ministère du Redressement productif, du ministère de l'Artisanat, du Commerce, et du Tourisme, de l'ambassade de France en Afrique du Sud et du réseau des Alliances françaises.

Président : M. Xavier Darcos.

Commissaire général : M. Laurent Clavel

Pour l'Afrique du Sud : par le ministère des Arts et de la Culture et le National Arts Council (NAC), avec le soutien du ministère des Sciences et de la Technologie, du ministère des Sports et des Loisirs, du ministère du Tourisme, du ministère du Commerce et de l'Industrie, du ministère de l'Enseignement supérieur, du ministère de l'Education, de l'ambassade d'Afrique du Sud en France et de South African Tourism.

Président : S.E. M. Dikgang Moopeloa.

Commissaire général : M. Bongani Tembe

La Saison sud-africaine en France bénéficie en 2013 du soutien d'un comité de mécènes

présidé par Luc Oursel, Président du Directoire d'AREVA

et constitué de : AREVA, Air France, Bouygues Travaux Publics, EDF, la Fondation Total et Mazars.



Musée
Léon Dierx
PATRIMOINE DÉPARTEMENTAL

COURANTS
d'art

GALLERY MOMO



